

MARIE CHEZE-FAY

SAINT-DIDIER

DANS SA BELLE EPOQUE

VILLAGE DE FOREZ

1995

En souvenir de mon mari,

Jean-Baptiste Chèze,

de ma famille,

de mes amis de Saint-Didier

et d'ailleurs...

Je remercie particulièrement M. Joseph Barou qui, avec beaucoup de délicatesse, a su me faire profiter de ses compétences, merci également à tous les animateurs de "Village de Forez" et du Centre Social de Montbrison ainsi qu'à ceux qui, de près ou de loin, ont apporté leur contribution à ce travail, notamment dans la recherche des photos de groupes scolaires.

Une promenade dans les monts du Forez

Il avance, jambes lourdes, marche hésitante, dans la chaleur accablante du mois d'août.

Les minuscules cosses des genêts éclatent dans un dernier sursaut de vie, sous le regard indifférent du passant qui, le menton collé à la poitrine, les yeux rivés au sol, marche avec prudence, sur un chemin sinueux, accidenté, où, ça et là, logent et s'ouvrent sans pudeur dans les nids de pierraille les nombrils de Vénus.

Ainsi, il va, jusqu'au détour du chemin où l'attend l'ombre d'un bois aux arbres vigoureux. Une étole de fraîcheur apaise les battements de son cœur. Les parfums de genêt, de serpolet, de résine et de mousse lui chatouillent délicatement les narines ; ses yeux s'agrandissent, son corps se meut de droite à gauche, les sauterelles effrayées sautent pour s'envoler dans une ronde azurée et fragile.

Le soupir est profond, il égale le plaisir de cet instant gratuit.

(1992)



Hiene
TARAFÉ

St-Didier-sur-Rochefort (1932)

C'était l'école du Sacré-Coeur, avec trois classes et un pensionnat.

Premier rang, (en bas, de gauche à droite) : Lili Godard (du Mas), Marcel Thomas (du Mas), Roger Messant (du Mas), Germaine Marcoux (du Grand Vernet), une enfant de Chazelle, Georgette Poyet (du Mas), Suzanne Fournier (du Petit Vernet), Germaine Giraudier (du Phaux), Eva Vernet (de Pierre Fairière), ... Tincat (de Combacon), Claudette Vial (de Saint-Laurent), Hélène Vernet (de Pierre Fairière), Jeanne Passel (d'Arnaudin).

Deuxième rang : deux enfants de Chazelle, Maria Chaize (de Rejas), Fifine Toloniat (de Rutard), Mlle Marie, directrice (1ère classe), Mlle Alice Gayte (2ème classe), Jeanne Couavoux (de Consize), Félicie Laurent (de Grand Ris), Joséphine Séchal (du Poyet), Marie Balmet (de Bez), Odette Décombat (du Mas).

Troisième rang : ... Tincat (de Combacon), Yvonne Arnaud (de Rutard), Georgette Masson (du bourg), Emmanuelle Léoni (du bourg), Marinette Thiolier (du Mas), Angèle Léoni (du bourg), Simone Bertin (de Chevangué), Simone Chatelus (du bourg), Aline Pélisson (du bourg), Marguerite Fey (de Chauchère), Gabrielle Gros (de Grand Ris), Alice Marcoux (du Grand Vernet)

Demier rang : Lisette Beaulieu, Georgette Trapeaux (du bourg), Lili Faye (du Grand Vernet), Maria Charlat (de Paradis); ... Vial (St-Laurent).

(Communiqué par Simone Chatelus, épouse Thiens)

A Saint-Didier-sur-Rochefort, dans les années 1932-1936, nous étions un petit groupe de quatre à cinq filles qui adorions les parties de cache-cache dans les coins désaffectés et nos distractions étaient meublées de longs silences. Les questions étaient muettes et restaient sans réponse : tout se passait dans le coeur et les yeux.

A l'angle d'une vieille ruelle, face à la ferme des "Crépins", habitaient deux demoiselles qui alimentaient en lait quelques habitants du quartier. Il s'échappait d'une maison à belle allure une voix si mélodieuse qu'elle en paraissait surnaturelle. J'en ai oublié les paroles. Une maman, pour endormir son nouveau-né, chantait tous les soirs une berceuse et nous restions là, assises à même le sol, au pied du mur, sous la fenêtre de la chambre, à attendre jusqu'à ce que grincements de berceau, pleurs et chant se soient tus. Nous nous imaginions facilement la scène : un bébé aux paupières closes, endormi dans les broderies, sous le regard attendri de sa maman penchée sur lui. Grisées à notre tour, nous aurions aimé nous endormir sous la mélodie... Mais la fraîcheur du soir nous ramenait vite à la réalité. A toutes jambes dans l'obscurité nous allions retrouver nos parents qui nous expédiaient aussitôt au lit.

Un retraité parisien, M. Mangavel, gorille de son état, homme distingué, nous impressionnait par son physique. Il habitait seul, à un kilomètre de Saint-Didier, au Mas, à l'extrémité du village, dans une grande maison entourée de murs qui nous maintenaient à distance. Il ne chantait pas, lui, mais possédait un phonographe. C'était un objet mystérieux, d'où s'élevait une musique et des chants qui nous captivaient. Il devait être conscient de notre présence et prendre un malin plaisir à replacer le saphir. Nous repartions, convaincues d'avoir vécu un instant précieux, grisées de musique, filant comme un éclair, aux claquements des galoches.

Les garçons ne faisaient jamais partie de notre groupe ; nous nous croisions sans même nous saluer. Nous nous ignorions absolument : nous étions des anges et ils étaient à nos yeux des démons, qui se prenaient sans doute pour des dieux. Notre éducation religieuse accentuait encore l'opposition. Bref, c'était la guerre froide !

La vie semblait tourner autour de la fontaine : le boulanger n'avait qu'une dizaine de pas à franchir avec ses seaux d'eau, ce qui lui rendait un grand service et facilitait sa tâche. Et, tous les matins, à la pointe du jour, il nous offrait un bon pain au levain, cuit au bois, sous forme de couronnes ou de tourtes. Il était grand amateur de soupe et nous était cité en exemple. Nous prenions place autour de lui et assistions, médusées, à ce spectacle : il avalait en un temps record une pleine soupière d'un bouillon de poireaux, trempé de pain noir, tout en nous clignant de l'oeil. Le fumet de poireau se confondait avec celui du levain, du pain chaud et du feu de fagots. C'était notre apéritif et nous pensions qu'il était meilleur qu'une cuillerée d'huile de foie de morue, breuvage soi-disant magique, cordialement détesté par tous les enfants, déclenchant des rots intempestifs à longueur de matinée.

De temps en temps, il fallait monter sur la bascule du boulanger ; et si le poids n'était pas satisfaisant : "Tu es un véritable sac de plumes ! Bon pour la couette !"

La bascule municipale, elle, permettait de peser les bestiaux. C'était chaque fois un beau spectacle de cirque. Les veaux de lait se tenaient debout, jambes écartées et la tête pendante, comme s'ils allaient tomber ; et nous avions grande envie de les caresser, mais les parents nous recommandaient : "Attention de ne pas passer derrière eux ! Ils donnent de grands coups de pied et risquent de vous casser quelque chose."

Le pesage terminé, on se retrouvait à nouveau près de la fontaine, soit pour jouer "à la patte", soit pour grimper sur le mur du bassin malgré l'interdiction et les bains frais ne se comptaient plus, suivis de bons rhumes, de cataplasmes (dit "papier rigolo" !) à la moutarde qui nous arrachaient la peau. Des ventouses faites avec des verres de fortune remplissaient la même fonction et nous décongestionnaient à merveille : le mal était moindre que les cataplasmes, à condition que le coton enflammé reste collé au fond du verre et ne nous roussisse pas la peau.

Autour de cette fontaine, tout au long de la journée, les nouvelles se propageaient et les conversations allaient bon train. L'on s'ingéniait à y comploter certaines farces, surtout pour le premier avril, où les "notables" de tous bords et de toutes confessions étaient plus particulièrement visés.

Ainsi, le jeune abbé, nouvellement promu à son poste, transporta un jour une queue de morue salée dans un colis joliment ficelé à la recherche de son propriétaire, allant de maison en maison sans se douter des rires étouffés qu'il déclenchait après son passage. Et la bonne, de connivence, lui mijota ce jour-là un "gendarme"¹ pour le mettre en garde en quelque sorte ! Par la suite, il racontait volontiers aux jeunes cette histoire qui avait marqué son début de carrière.

Rien n'échappait au curé, l'abbé Rotagnon, son supérieur hiérarchique immédiat : on lui confessait tout, y compris les potins. Il ne pardonnait rien, surtout les absences à la messe dominicale et refusait l'absolution aux jeunes filles qui s'aventuraient sur des bicyclettes empruntées aux garçons : sans doute trouvait-il scandaleux le soupçon furtif d'un genou sous la jupe. Toujours est-il qu'elles étaient réprimandées, sans qu'il citât les noms, du haut de la chaire à la grand-messe du dimanche suivant.

Il n'était pas, toutefois, totalement dénué de galanterie à l'égard des dames. Combien de fois alla-t-il récupérer dans le fond du lavoir le "râtelier" que sa bonne servante, dans sa fougue au labeur, avait laissé choir ? Et c'était une corvée car il fallait débonder le dit lavoir et à l'aide d'un râteau ramener précautionneusement le dentier à portée de mains sur la planche à laver. Aussi trouva-t-il plus pratique d'atteler "Follette" et de conduire la servante et ses corbeilles jusqu'à la rivière du Thez où se trouvaient, près du moulin, des pierres adéquates. Du moins était-il ainsi assuré que le commérage des lavandières ne provoquerait pas de rechutes !

Ce lavoir, comme on voit, n'était pas sans danger : une certaine nuit de Noël, ma grand-mère, Durantine Avignant du village du Thez, s'étant égarée sur la place, se retrouva au bas des quelques marches et plongea dans l'eau. Sa longue robe et son long jupon s'écartèrent comme un parapluie et lui servirent de flotteurs, ce qui lui donna le temps d'appeler au secours. L'eau était glacée et elle ne dut sa survie qu'à sa forte constitution de montagnarde. Pour la grand-mère, c'était la Providence : "Voué le boun Dieu que mo sovio lo vio"².

Il n'y avait pas de voiture mais les accidents savaient bien remplir les pages des journaux. La Louise Denison du Thez aimait raconter son aventure : "En passant au Mas, dans le grand virage, il faut bien dire, le cheval allait vite ; il se trouva face à face avec un char de bois qui accrocha la charrette qui versa et me jeta dans le "sabouilla"³ ! "Mè rin de cassa !"⁴

C'est dans un chuchotement que s'annonçait une future naissance :

- "La Jeannette serait grosse !"
- "Pour quand ?..."

Elle était suivie mieux que par un médecin : on s'inquiétait, on diagnostiquait, on interprétait, on tenait conseil. Et quand approchait l'événement Saint-Didier ne comptait plus que des sages-femmes. Elles avaient d'ailleurs tant oeuvré pendant les huit mois précédents, fil de laine de ci, fil de laine de là, tricote de ci, tricote de là, brode de ci, brode de là : tout était fin prêt et dans la joie le jour du baptême pour remplir de dragées les grandes poches des tabliers noirs des écoliers.

¹ Hareng.

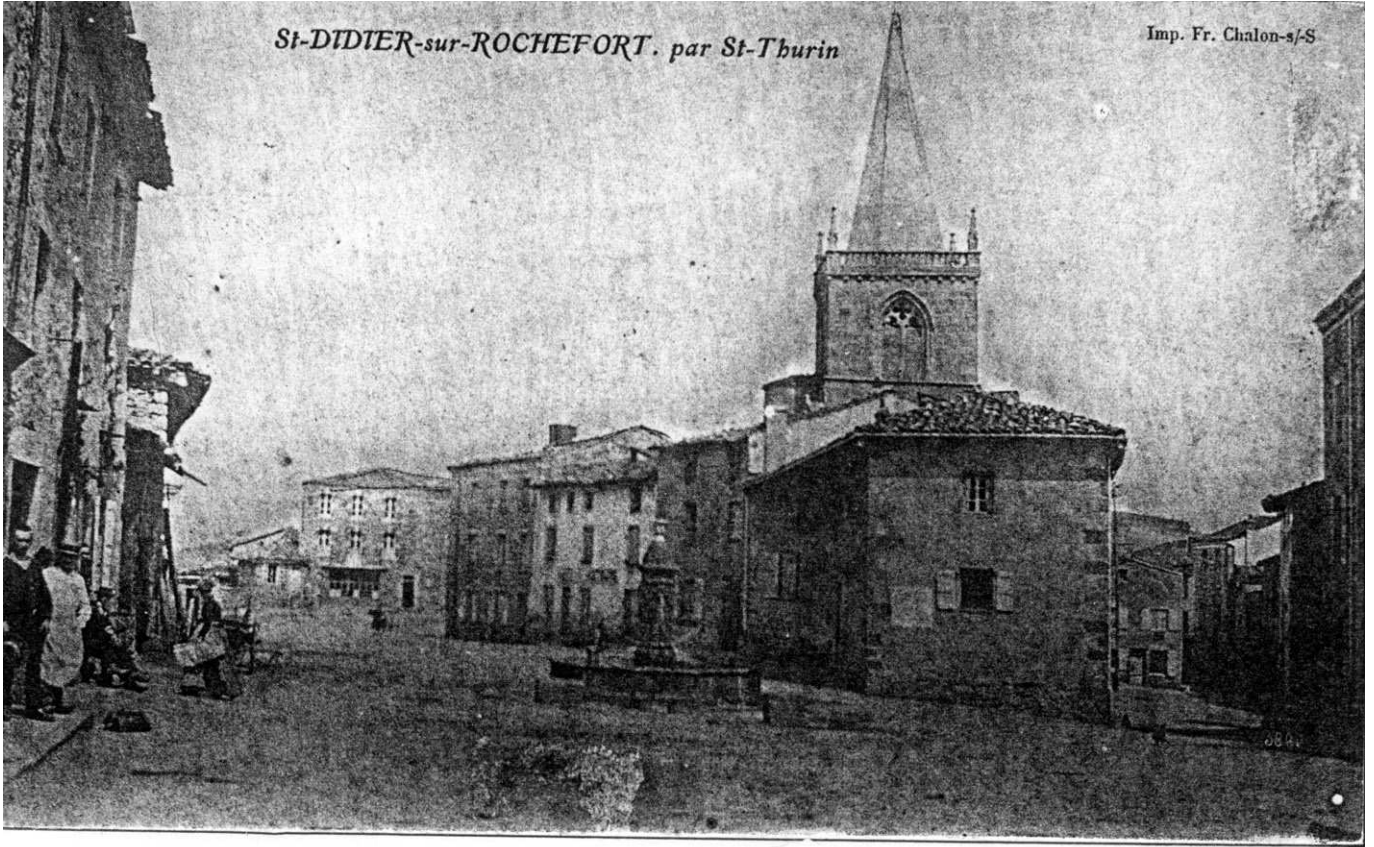
² C'est le Bon Dieu qui m'a sauvé la vie.

³ Flaque d'eau.

⁴ Rien de cassé.

St-DIDIER-sur-ROCHFORT. par St-Thurin

Imp. Fr. Chalon-s/S



Le forgeron, Henri Gouttefangeas, surnommé "l'Henri grand bourru", ce jour-là, tapait avec plus de vigueur sur l'enclume, car les cultivateurs d'alentour venus plus nombreux avec le cheval et la voiture en profitaient pour faire changer les fers de leurs chevaux. Les charrettes, les bras en l'air, attendaient près de la fontaine, tandis que, du fer rougi dans la braise, s'élevait un feu d'artifice.

Et comme elle était belle la mariée de Saint-Didier⁵ ! Auréolée d'une couronne de fleurs d'oranger, elle s'avancait majestueusement sur le chemin de l'église parsemé de fleurs, bordé de jeunes sapins fraîchement coupés pour les épousailles. Sous le porche, à l'issue de la cérémonie, les dragées se lançaient à pleines poignées. Le carillonneur méritait bien aussi son étrenne ! L'accordéoniste prenait la relève. On se dispersait dans les cafés : "Faut pas faire de jaloux !" disaient les parents des mariés.

A la différence des enterrements, le repas de noce se déroulait dans la maison de l'épousée. Il y avait au pays de si bons jambons fumés au feu de bois qu'on décrochait pour la circonstance ainsi que le "jésus" et les saucissons conservés dans les "sior"⁶. Puis venait la poule au pot et sa mayonnaise, régaland les plus difficiles. Et, le soir, dans les gros yeux du bouillon gras, on ferait chabro⁷.

Toutes ces festivités regroupant le bourg et les villages permettaient aux commerçants de vivre en toute quiétude.

Pour les Fêtes-Dieu, les draps de toile et de lin étaient tendus aux fenêtres. Les petites filles, vêtues de tuniques blanches serrées à la taille par un ruban bleu ciel, portaient en sautoir une corbeille remplie de pétales de roses qu'elles lançaient à toute volée, d'un geste solennel, digne des Enfants de Marie. Et les bannières brodées avançaient lentement, précédant le Saint-Sacrement.

A l'occasion de la communion solennelle, les garçons se joignaient aux filles : celles-ci, en longue robe d'un blanc virginal, les autres portant brassard et missel, étrennant parfois leur premier pantalon long qui les faisait pénétrer dans le monde des adultes. Aux vêpres, chacun venait adjurer d'une voix hésitante ou d'un timbre sonore Satan, "ses pompes et ses oeuvres".

De la même façon, on profitait de la venue au bourg pour faire le tour des artisans-sabotiers car les semelles de bois, même cloutées, s'usaient plus vite que sabots de chevaux et de vaches.

Ces dernières, en ce temps-là, non seulement étaient "baptisées" mais, en plus, elles participaient activement aux travaux de la ferme, connaissant sous le joug leur droite et leur gauche et, peut-être même, le code de la route, alors que celles d'aujourd'hui sont internées dans des parcs électriques portant leur matricule à l'oreille sans espoir de se voir jamais caresser la mamelle.

Par bonheur, les vaches respectaient le jour du Seigneur tandis que leur maître, sitôt la messe terminée, allait s'échauffer les oreilles dans les nombreux cafés du bourg où les histoires de chasse ou de braconnage alimentaient les conversations :

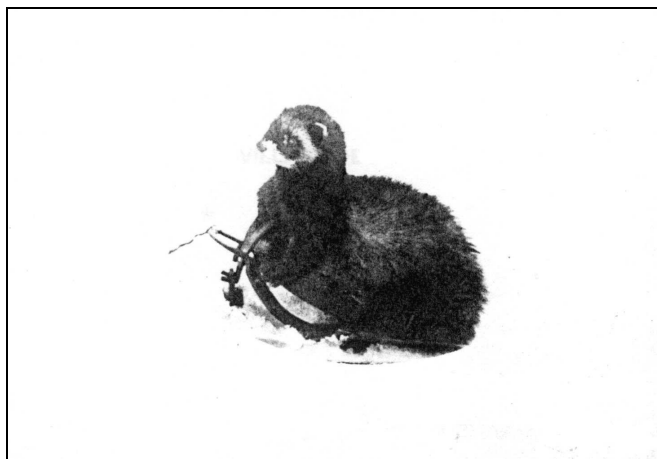
"Un tel, vous voyez bien qui je veux dire, le Barbu de la Côte⁸, a dû assécher le bief du meunier⁹ ! C'était sûrement pas pour remplir sa musette de poissons-chats !

⁵ Et nous pensons à Philomène Passel, aujourd'hui âgée de quatre-vingt-cinq ans, quand elle épousa Jules Marcoux (maintenant décédé).

⁶ La cendre de bois.

⁷ Mélanger un peu de vin à la soupe.

⁸ Le Barbu de la Côte était mon oncle, "L'Avignant", aujourd'hui décédé.



- C'est comme les pièges, chuchotait son voisin... Toujours les mêmes ! Tiens, tiens ! Viso si éllé fiéro, sa feno, vé son renard autor do couia ! et l'auto vé son putois ! Voué l'autrou do Mas que l'a tanna ?¹⁰

- Oua, t'as tout compris !"

et de se gratter la nuque en riant.

En même temps que les fourrures, sorties de la naphthaline, les chapeaux trônaient, empanachés d'aigrettes et surchargés de fleurs et de rubans. Prêts à s'envoler au moindre souffle, quand ils n'étaient pas retenus par une jugulaire, il fallait d'une main gantée de dentelle les retenir à leur place pour ne pas avoir l'air godiche. Et pendant ce temps-là, à l'affût derrière leur vitrine, les modistes¹¹ évaluaient, si nécessaire, les retouches. On s'inspirait des villageoises venues assez nombreuses depuis la création de la voie ferrée, à quelques kilomètres de là. Le train, chaque été, déversait sa cargaison de coquettes revenues se faire une santé au pays en évitant sous leurs gants et leurs grands chapeaux d'exposer au soleil la blancheur de leur peau.

Le parc automobile était réduit à l'époque à une seule et unique voiture. Le courrier n'était plus depuis peu de temps acheminé à cheval¹². C'est dire que M. Sari au volant de sa "trèfle", cheveux noirs frisés flottant au vent, le visage mangé par une barbe de jais, ne passait pas inaperçu, d'autant plus que le chauffeur de cette guimbarde en était également le mécano. Il avait des sabots garnis de paille qu'il enlevait pour conduire. La carcasse de la voiture était secouée de convulsions et de hoquets inquiétants, mais le moteur ne faiblissait pas et la voiture filait sur la place dans un vacarme épouvantable qui faisait fuir les enfants à son approche et hurler les chiens quand M. Sari actionnait sa trompe qu'on appelait le "pouett-pouett" pour imiter le bruit.

Les jours de foire, réveillés tôt par les charrettes qui venaient de loin, nous étions tout excités. Les commerçants, le tablier noué sur le ventre, attendaient de pied ferme les marchands de bestiaux qui arrivaient de l'extérieur chargés à qui mieux mieux. Les cochons bons pour la salaison, réputés pour leur bonne chair, grognaient, mal à l'aise dans leur parc. Quant aux goretts, on les avait sélectionnés pour l'élevage : il y avait les longs pour la viande, les courts pour le lard. L'acheteur portait son acquisition comme un nouveau-né dans ses bras. Et l'on tâtait par ci et l'on tâtait par là ! Le cri des volailles extirpées des cageots par les ailes couvrait le brouhaha des voix et des jurons proférés en patois. Peu à peu, une odeur très particulière envahissait la place qu'il fallait, le marché fini, balayer. Les jardiniers, armés de pelles et de seaux, y trouvaient leur "bonheur".

Les "grenadières" alors revenaient à leur métier. Cet artisanat occupait la majorité des femmes. Il fallait avoir de bons yeux pour enfiler avec une fine aiguille la "cannetie", un fil d'or ou d'argent enroulé en spirale, qui servait à broder des écussons destinés aux képis et uniformes des militaires, des fonctionnaires. Les plus douées se voyaient confier l'ornementation des chasubles ou de l'habit vert des académiciens. De ce travail chichement payé les jeunes filles arrivaient cependant à la longue à se constituer une dot : l'équivalent du prix d'une vache ! qu'on imagine ces têtes et ces corps penchés sur l'ouvrage, le jour au plus près de la fenêtre, le soir, du moins à la campagne, à la lueur d'une lampe à pétrole.

Vers cette époque, plusieurs familles venues d'Italie, attirées par les carrières de granite gris de la région, s'installèrent à Saint-Didier et ses environs, les hommes étant tailleurs de pierre. Il y

⁹ Le meunier était alors Casimir Chaize, aujourd'hui décédé mais dont la famille est encore au pays.

¹⁰ "Regarde comme elle est fière, sa femme, avec son renard autour du cou ! C'est celui du Mas qui l'a tanné ?" Le tanneur était Girard dit "le Bathé" aujourd'hui disparu mais dont la famille vit toujours à Saint-Didier.

¹¹ Marie Combe et Emma Chaize, toutes deux disparues mais dont les familles habitent encore le village.

¹² Le courrier automobile fonctionnait depuis 1929.



Mme Girard,
dite "Pipinette",
dernière Forézienne des alentours
à porter la coiffe.

Elle habitait "le Thez"
et était la voisine de mes grands-parents.

avait parmi ces gens un couple qui faisait exception : le mari, Pietro Polti, était tailleur... de vêtements et sa femme couturière¹³. Ils ne connaissaient pas un mot de français, mais les commerçants qui pratiquaient couramment le patois se faisaient aisément comprendre dans la langue de Dante. Il y a en effet beaucoup de similitudes entre l'italien et le patois de la région, notamment pour compter. Un échange de spécialités culinaires s'improvisa et les habitants du bourg s'adonnèrent à la dégustation de la polenta, en échange de la "fricaude", accompagnée d'une rasade d'eau fraîche coupée d'un léger vin.

Avec plus d'un millier d'habitants¹⁴, la bourgade avait son autonomie. Elle comptait un médecin, un notaire, deux pensionnats religieux, un pour les garçons et un pour les filles, ainsi qu'une école publique. Plusieurs hôtels accueillaient les représentants et les rares touristes de ce temps-là.

Graves étaient les jours où l'un des habitants rejoignaient les siens au cimetière du village. La veille, déjà, le glas laissait tomber, une à une, ses notes lourdes, comme autant de larmes et l'atmosphère du bourg s'en trouvait assombrie : les bruits semblaient s'assourdir, les bavardages s'écourtaient. Et le lendemain le corps du défunt arrivait, parfois transporté à même le tombereau, sur des kilomètres, depuis les lointains hameaux jusqu'au bourg. Ce n'est qu'à l'entrée que s'opérait le transfert du corps dans le corbillard tiré par un cheval, avant d'être déposé à l'église où tout Saint-Didier venait grossir le cortège ; le curé et ses enfants de chœur, portant soutane noire et surplis blanc, en prenaient la tête. C'était là, cette arrivée du char funèbre, comme un humble hommage de la communauté à l'un de ses membres, si pauvre qu'il fût.

Et puis la vie reprenait son cours. Chaque matin, nous étions réveillés par l'Angelus que Basile Trapeaux ne manquait jamais de sonner à cinq heures du matin. Les saisons succédaient aux saisons, amenant chacune leurs joies et leurs jeux.

Noël était avant tout une fête religieuse : la messe de minuit avec ses cantiques et sa crèche rassemblait la foule des fidèles. Par temps de neige, le bonhomme façonné avec ferveur et ingéniosité par les enfants servait de Père Noël près du soldat de bronze. Le trafic entre les hameaux et Saint-Didier était alors réduit. De rares traîneaux assuraient les liaisons. Sous la lumière vacillante d'une lanterne, les hommes alourdis par la gibecière garnie de victuailles s'enlisaient parfois dans les congères. Il fallait, à l'arrivée, sécher et réchauffer les pieds, les faces rougies et les moustaches givrées : "Lo gen do bour (ou de vé Sin-dé), comme le disaient si bien les paysans des fermes éloignées, i ne cunussions pè leur bounheur de tout avé a dou pè de chésu¹⁵."

C'est seulement le lendemain matin que nous trouvions dans les sabots deux ou trois papillotes et deux ou trois oranges dont il nous semble avoir gardé la saveur inégalable. Les jouets étaient rares mais solides et passaient de main en main. A cette occasion, les boulangers avaient mis tout leur art pour nous régaler de croustillantes brioches ayant la forme de couronnes et de gros pâtés de pommes dans lesquels on coupait des parts énormes qui nous "bouchaient un coin". Pour le repas de midi, un menu, à base essentiellement de recettes de grands-mères, marquait ce jour et, pour conclure, on sortait les griottes, macérées dans la gnôle du pays.

Le Jour de l'An, les gens allaient souhaiter la bonne année aux grands-parents restés dans les villages. On emportait les cadeaux : une demi-livre de café, tout frais sorti du grilloir, et qui, les jours précédents, avait parfumé toute la place, un paquet de gris pour rouler la cigarette et chiquer. Il faut dire que la chique passait alors pour un bon préventif des microbes ; du cancer, on n'en parlait pas ! Et, à la nuit tombante, à pied, on reprenait le chemin de "vé Sin-Dé". Qu'il était

¹³ La famille est encore au pays.

¹⁴ 1236 habitants au recensement de 1931.

¹⁵ "Les gens du bourg ne connaissent pas leur chance de tout avoir près de chez eux."

ÉTABLISSEMENTS MICHAUD FRÈRES & FILS

MOULINS-SUR-ALLIER

27, 28, 30, RUE DE VILLARS
2, 4, 15, RUE GASTON

TÉLÉPHONE { 0.83
6.90

TÉLÉGRAMMES : MICHAUD FRÈRES - MOULINS
R. C. MOULINS N° 509

Dot

M. adame VE FAY

à

AVIGNANT

SERVICE) CÉRAMIQUES
VERRE
MÉNAGE

Moulins, le 11 Décembre 1934

Nos traites ne sont pas une dérogation à la condition de paiement dans Moulins.
Tous les emballages doivent nous être rendus franco de port et en bon état dans les 30 jours.

BRUT ET TARE	NET				
	R.2	2 poupées tête incassable		manque	
		1 poupée habillé 34CM	10	7 00	7 00
	R.9	1 lapin assis 50CM	12.	7 50	7 50
		1 canard sur roue 40CM	14.	10 00	10 00
		2 bébé chemise 26C	3.	3 00	6 00
	203	2 CHEVEAUX sur plateau 35CM	8.	5 50	M
		2 " " " " "30CM	8.	4 25	8 50
	209	1 tombereau fourragère		manque	
		2 seaux métal 11cm	2.	1 20	2 40
	259	2 pelles métal 30CM	2.40	0 50	1 00
	308	1 accordéon 4 Touches		manque	
	350	1 série 5casseroles alum.	4.75	2 75	2 75
		1 salle de bain avec baigneur	9.	6 00	6 00
	407	1 singe grimpeur	11.	2 50	2 50
	465	3 balles mousse 60M/M	2.	1 25	3 75
		1 Hochet nickelé grelot	2.	1 25	1 25
		1 " " cellulo, 220	1.00	1 00	1 00
				à reporter.....	40 68

BRUT ET TARE	NET				
			Report.....		40 69
	506	1 paquet de 100 Billes .	2 pour 30	1 30	1 30
	507	1 " " "10 Billes verres	3 sans.	1 10	1 10
	511	2 jeux de quilles 15C	4.75	2 60	9 20
	513	1 nouveau jeu de quilles	5.90	4 50	4 50
	513	2 tambours 15CM		manque	
	523	2 " " "20CM	6.	3 50	4 00
	522	2 Btes de perle sass.	2.45	1 15	2 30
	702	2 plumier laquée 22CM	4.45	3 75	4 50
	703	1; " " " fermeture éclair 22M/M	4.45	4 80	4 80
	718	1 bte de peinture aquarelle	5.	4 00	4 00
	721	1 Bte de couleur métal 12 couleur	4.	2 30	2 30
	722	1 Bte 24 COULEURS	4.	4 75	4 75
	726	1 musette écolier		manque	
	726	1 serviette écolier		10 00	10 00
					129 40

bon de retrouver les lumières, la vie grouillante du bourg, nos maisons solidement construites avec la pierre du pays qui nous rassuraient. Et nous avons vite fait d'oublier nos pieds meurtris.

En effet, rares étaient les charrettes et les chevaux, qui représentaient une fortune. Aussi fut-on frappé par la mort d'un des derniers représentants de la race chevaline au pays. Le cheval du cafetier Messant eut une bien triste fin, brûlé vif et retrouvé carbonisé dans son écurie. Pendant l'incendie, une chaîne de seaux s'était formée, depuis la fontaine jusqu'au brasier, pour sauver ce compagnon. Chaque famille participait et les enfants avaient été consignés dans leur lit, effrayés par les lueurs d'enfer qui dansaient aux fenêtres, et attendant longtemps, trop longtemps, le retour des parents.

Parmi les gens fréquentant le bourg, il y avait deux personnages hauts¹⁶ en couleur qui chantaient volontiers pour le plaisir de tous. Les jours de pleine lune, il leur arrivait d'aller folâtrer parmi les feux follets, entonnant leur rengaine préférée.

Le vieux cimetière, situé sur la route de Saint-Julien, était déserté. Certaines familles avaient fait transférer leurs défunts dans le nouveau cimetière situé, lui, sur la route de Saint-Thurin, à cinq cents mètres de l'école du Sacré-Coeur tenue par les soeurs Saint-Joseph. Tous les jours, à une heure, avant la reprise des classes, une religieuse, faisant fonction d'institutrice, nous conduisait sur la tombe de Mère Saint-Bruno pour y dire une prière. Elle était très vénérée et l'on prétendait même que des miracles avaient été accomplis durant son séjour au pensionnat.

Cette promenade éclaircissait-elle les esprits ? C'était, en tout cas, une bonne détente, quoique nous fussions obligés de faire l'aller et retour en rangs par deux et en silence. L'école accueillait les enfants de la maternelle au certificat d'études. On y travaillait bien ; la discipline était sévère, mais sans contrainte : la seule exception concernait les tout petits qui n'avaient pas l'habitude des W.C. à la turque : pour faciliter les "choses", on avait placé un seau hygiénique derrière un paravent dans la salle de classe et le silence régnant était troublé par des bruits incongrus. Aussi les plus timides et les plus pudiques préféraient-ils plus discrètement... "faire dans leur culotte". Le coton épais s'imbibait comme un buvard et, avec un peu de chance, on échappait à la punition réservée à ce genre d'oubli : le piquet !

A la récréation, nous retrouvions la cour avec sa vue plongeante sur le jardin des soeurs. A l'arrivée du printemps on y repérait les premières fleurettes. Dans les arbres, les oiseaux piaillaient : c'était, disait-on, le mariage des oiseaux, suivi du retour des hirondelles frôlant les toits, si nombreuses qu'elles nous donnaient le vertige et nous communiquaient leur frénésie.

A la sortie de l'école, c'était la ruée et pour nous défouler, il nous arrivait de courir sur la place avec des cartons vides enfilés sur la tête et nous bouchant les yeux : c'était notre colin-maillard et les parents devaient rire de nos jeux qui rappelaient leur propre enfance.

Quand venait le mois de juin, le moindre souffle nous apportait les senteurs de la campagne, le pollen nous taquinait les narines. Aux chars de foin qui traversaient le bourg, nous arrachions des poignées d'herbe sèche pour qu'elles nous portent bonheur... Mais le bonheur commençait par des éternuements à n'en plus finir !

Les fleurs des champs étaient moins coquines : on n'effeuillait pas encore la marguerite, mais les digitales nous fournissaient en "pétarelles"¹⁷, le chiendent, aux feuilles longues et effilées, en sifflets ; les "ballons" des groseilliers sauvages nous régalaient ; les coquelicots se transformaient en danseuses à tutus rouges avec leurs pétales repliés, serrés à la taille par un brin du roseau.

¹⁶ Il s'agit de Marie Roux et de Joseph Passel, tous deux aujourd'hui décédés.

¹⁷ Pétards.



Soeur Saint-Bruno
au milieu de ses élèves du pensionnat du Sacré-Coeur
(vers 1902-1904)

Photo transmise par la famille Denison-Chavarent.
(Louise Denison est la 8ème au 2ème rang, en partant du haut et de la gauche).



(Marius Manissol, le dernier sabotier de Saint-Didier)

*Sous la coche et le paroir,
Le bois prenait forme.
Sous la cuillère,
Les copeaux s'envolaient,
Tourbillonnaient,
Retombaient
En tas épais
Aux pieds du sabotier.*

*Une fine sciure
Auréolait la tête
Penchée sur l'ouvrage.
Ormes, noyers
Et sycomores
Regrettent le temps
Où l'artiste savait...
Où l'artiste chantait.*

POLICE GÉNÉRALE
DU ROYAUME.

Passé - port
à l'Intérieur,
valable pour un an.

DÉPARTEMENT
de la Seine

SOUS-PRÉFECTURE
de Vincennes

COMMUNE
de la Grosse Pointe

Registre n°
26.17

SIGNALEMENT.

Agé de 31 ans
taille d'un mètre
184 centimètres
(4 pieds 10 pouces),
cheveux Châtain
front rond
sourcils Châtain
yeux gris
nez bon
bouche moyenne
barbe Châtain
menton rond
visage oval
teint bon

SIGNES PARTICULIERS.

Signature du Porteur :

Grange



Passé-port à l'Intérieur,
valable pour un an.

Nous Maire de la commune de la Grosse Pointe
Canton de Vincennes de la Seine

Invitons les autorités civiles et militaires à laisser passer et
librement circuler de la Grosse Pointe département
de la Seine à Paris département
de la Seine

Le sieur Grange jeune, propriétaire
profession de ouvrier de cuisine Monsieur Philippe
nati de la Grosse Pointe département de la Seine
demeurant à la Grosse Pointe
et à lui donner aide et protection, en cas de besoin.

Delivré sur la présentation de l'acte Claude et de la commune
de la Grosse Pointe

Fait à la Grosse Pointe le 27. août 1838.

Le Maire de la Grosse Pointe

Grange



Côte De la Guinée - 1844
à l'Hotel de Commerce

Janvier 489

février 58

mars 75

à Vint 100

Avril 92

mai 57

juin 57

juillet 107

août 686

septembre 1096

octobre 677

novembre 607

décembre

~~à l'Hotel de Commerce
en vis de l'Hotel de Commerce
ont fait un compte parant à
moi-même parant Jean 1808~~

à l'Hotel de Commerce

frère Jean Marie de

à l'Hotel de Commerce 30 francs

à l'Hotel de Commerce

à l'Hotel de Commerce 59

à l'Hotel de Commerce 50

à l'Hotel de Commerce
à l'Hotel de Commerce
à l'Hotel de Commerce
à l'Hotel de Commerce

à l'Hotel de Commerce

à l'Hotel de Commerce

à l'Hotel de Commerce
à l'Hotel de Commerce
à l'Hotel de Commerce

à l'Hotel de Commerce
à l'Hotel de Commerce

Puis c'étaient les grandes vacances ! Dominant le champ de foire, le pensionnat des garçons recevait chaque été une colonie qui amenait une animation inaccoutumée. Le confort laissait à désirer, notamment pour la toilette du matin. Un frère accompagnait les enfants jusqu'à la rivière, la serviette autour du cou, marchant au pas cadencé, une chanson aux lèvres. Au retour, une halte à la croix du Trêve leur permettait de se dévouer sur le terrain vague, toujours propre, sans faire de dégâts aux cultures environnantes.

Avec sa vue circulaire allant des monts du Soir, culminant au pic de Morand, jusqu'au clocher de Saint-Didier s'élevant en flèche au milieu des maisons, ce coin était la promenade favorite du dimanche des "bourquiers"¹⁸. Là se dressent une vieille croix de granite au long fût et une vierge érigée en reconnaissance. En connaissez-vous l'histoire ?

En l'an 1838, un jour d'orage, la foudre tomba sur une ferme située au centre du village du Thez et les secours demeurèrent impuissants devant les flammes. Le propriétaire, mon grand-père Jean Baptiste Grange, ainsi que sa femme et ses deux enfants, se retrouvèrent pauvres et furent obligés de se réfugier dans une aile des bâtiments qui avait échappé au feu. Le laboureur, ayant perdu le sommeil, se leva un matin très tôt, avant le chant du coq, il se vêtit de ses plus beaux habits et quand sa femme se réveilla, il lui dit : "Je monte à Paris ! Ca ne peut plus durer comme ça ! Je vais aller gagner de l'argent pour construire une autre maison". La femme, résignée, accepta qu'il parte, prête, elle aussi, à beaucoup de sacrifices. Elle garnit la musette, fit briller les sabots avec un peu de suie et il prit le chemin pour aller se faire établir un passeport.

A cette époque, beaucoup montaient à la capitale pour "faire fortune". Il partit donc et, sur sa route, il proposa ses services dans les fermes pour avoir le vivre et le couvert. Emus par son histoire, les gens ouvraient toute grande leur porte pour lui donner asile : "Mon pauvre homme, mettez-vous à table avec nous ! On vous trouvera un coin pour dormir. Faut reprendre des forces ! la route est longue !" Et c'est ainsi qu'au bout d'un mois, il arriva aux barrières de Paris où il présenta son passeport. Une âme compatissante lui avait indiqué une adresse où il se présenta : c'était l'hôtel du Saint-Nom-de-Jésus où il trouva effectivement un emploi, d'abord comme "gens de cuisine" puis, quand il eut la confiance du patron, celui-ci l'appela et lui dit : "Tiens, enfile ces habits ! A partir d'aujourd'hui tu serviras tous ces beaux messieurs et ces belles dames ; et, avec les pourboires, tu gagneras bien ta vie."

Effectivement, il put envoyer des mandats au pays pour aider sa femme et faire instruire ses enfants. Mais il lui fallut sept ans avant de revenir définitivement chez lui avec assez d'argent pour construire et achever sa ferme et ses dépendances.

Dans son isolement, il avait fait voeu d'ériger en reconnaissance une statue de la Vierge au lieu-dit "le Trêve". Il en parla au pays et tous contribuèrent à l'achat et à l'édification de cette statue. Des documents attestent qu'il était encore trésorier de la Société paroissiale de Saint-Didier-sur-Rochefort en 1875. Il avait alors 68 ans.

Mais revenons aux vacances dont la fête patronale marquait, en quelque sorte, la fin. Le manège de chevaux de bois, entraîné par deux chevaux, bien vivants ceux-là, le regard un peu triste, mais tournant vaillamment, sans faiblir, dans un cercle étroit, au son de l'orgue de barbarie. Le cortège des montures harnachées rutilait sous les lumières, montait et descendait, et les petits chevaux portaient sur leur dos les enfants, dont les cris se mêlaient à ceux de la rengaine. La fête finie, leur départ nous laissait désespérés.

Heureusement nous avons la distraction des cueillettes d'automne : pommes, noix, châtaignes ; et dans les bois champignons et "belines"¹⁹. Pour les champignons, nous avons des

¹⁸ Ainsi nommait-on les habitants du bourg.

¹⁹ Pommes de pin.

SERRURERIE
ARMURERIE
et
Balancier

BOU

SPÉCIALITÉ
E TRAV
pour
Constructions

MARCHAND DE FER
A BOËN

SERRURIER
E)

M^{rs} de Sociéty
Boën-sur-Lignon, le

M^{rs} de Rochefort
44^{me} Grand-Crécorie
le 187

fait un arc	15 ^m 60 cent	
Contour d'hauteur	monte de 18 cent	
d'hauteur Contour	ans - mentation	
d'hauteur à 20 ^m le mètre		272
fait deux consoles une à chaque côté de la porte d'entrée		8
pour supplément de hauteur et fer coupé		
et ressort et	à 3 ^{fr} 50 ^{cent} par mètre	47.60
fait un trou commun		30 ^{nc}
fait deux Couronnes communes dans la porte		30 ^{nc}
pour supplément de pose de l'autourage		
que je dois et		
les trous pour les		
Couronnes		11 ^{nc}

Total 387.60



paniers où nous les déposions délicatement. C'était le plus souvent des bolets et des chanterelles. Quant aux belines, on en remplissait des "boges"²⁰ que nous faisons rouler des bois de Saint-Jean situés au-dessus des Combes jusqu'au Mas, où une brouette prenait la relève, pendant que les hommes à la ferme battaient les gerbes au fléau qu'on appelait l'"écoussu" ou dans les champs arrachaient les "truffes". Les pommes de terre et le blé constituaient la base de la culture et de l'alimentation. Tous ces produits de la terre représentaient une richesse qu'il fallait défendre des nuisibles et du gel. Caves et greniers se gorgeaient de trésors.

En l'année 1994, que reste-t-il de tout cela ?

L'âme de soeur Saint-Bruno rôde peut-être encore, puisque vient de s'accomplir un miracle à Saint-Joseph : l'ancienne école du Sacré-Coeur transformée en maison d'accueil.

Sur la place, où les commerçants se font rares, une vieille maison revient à la vie près de l'église, grâce à sa supérette. Dans la rue du bas, où chaque habitation possédait au rez-de-chaussée un commerce - on trouvait même un salon de coiffure pour hommes et femmes - on peut voir, en face de l'église, un de ces derniers vestiges : "in bistro de vé Sin-Dé". Dans les années prospères, sept cafés se faisaient concurrence. Il n'en reste plus que deux pour perpétuer la tradition²¹. Puisse Saint-Roch rénové, du haut de sa colline, étendre sa protection sur le bourg et ses hameaux !

²⁰ Sacs de grosse toile.

²¹ Dont celui de la mariée de Saint-Didier, toujours là !

Le temps tisse sa toile
Au fil du soir fragile ;
A chaque pas s'en déchire un lambeau
Et le vent s'en épuise à la tâche.
Mais l'Homme est là
Qui prie et veille
Gardant au cœur l'Espoir.



L'auteur, en 1932,
en compagnie de son chien Coucou.

Nostalgie

Dans les champs, nous dansions,
Avec des lutins fleuris
De coquelicots et bleuets ;
Nous aimions leur compagnie.
Où s'en sont-ils allés ?
On n'en voit plus dans les prairies.

Où s'en sont-ils allés,
Saint-Didier et son Passé,
Fleuris du rire de ses enfants ?

Maisons et ruelles
Se pressent encor
A l'ombre du clocher.
A la fontaine
Coule toujours
La source fraîche
De nos étés.

Un coucher de soleil
Sur les monts du soir en Forez.

Précieux instants
D'une jouissance
Inaltérable,
Où l'âme
Transcende
La main fébrile
Sur la toile,
Du carmin à l'oranger,
Pour s'unir au bleu de nuit,
Et atteindre l'ultime union
Dans l'harmonie.

Tandis qu'à l'angélus du soir
S'égrènent les notes
De la cloche du village,
L'amour ombré de la nuit
Embrasse la chaude lumière
Qui s'enfuit...

Et dans un geste courtois,
Au rythme d'un froissement d'ailes
De passereaux effrayés,
Le pinceau se donne
Dans un dernier élan.



Ecole publique de Saint-Didier

(1906-1907)

On peut reconnaître Joannès Combe, forgeron au Mas et Alphonse Bartholin, maire de 1946 à 1971.



Année 1907 ...?

Photo scolaire provenant de la famille Mallet-Marcoux au Grand-Vernay. M. Mallet fut maire de Saint-Didier de 1971 à 1989.

Première rangée :

3ème à gauche, Marius Marcoux, dit "Ficelle", maire de la Côte-en-Couzan de 1946 à 1977.
4ème à gauche, Pierre Bartholin, chez Planar.
9ème à gauche, Joseph Girard, dit "le Baté".

Institutrice : Marthe Desclavière, épouse Pelligrini.

SAINT-DIDIER-SUR-ROCHEFORT

Notes historiques de

Jean-Paul MAZIOUX ²²

Le village de Saint-Didier-sur-Rochefort ("Sanctus Desiderius supra Rupem Fortem") doit son nom à saint Didier, évêque de Vienne, qui mourut martyr dans le pays des Dombes à la fin du VIIIe siècle.

La première mention que nous avons de Saint-Didier date de 1225 : "Ecclesia de sancta Desiderius" (cité par Longeon). A cette époque, le village fait partie de la justice de Rochefort, et c'est le prieur de l'Hôpital-sous-Rochefort, dépendant de la Chaise-Dieu, qui est collateur de la cure ; il le restera sous tout l'Ancien Régime.

La tradition veut que quelques moines y aient été établis par la maison d'Urfé. On raconte qu'un terrible incendie ayant détruit le village du Mas, situé près de l'ancienne voie romaine, les habitants demandèrent asile aux moines. Ils y restèrent, car il n'y avait plus d'église au Mas ; ainsi serait né le village de Saint-Didier. En fait il n'y a jamais eu de prieuré à Saint-Didier ; on ne voit donc pas très bien la raison d'être de ces moines.

Au XVe siècle, le village fut entouré de murs. De ces fortifications, il reste une porte, deux tours et des pans de murailles. On est fort peu renseigné sur l'histoire du village à cette époque.

En 1797, Saint-Didier fait partie du canton de Cervières et du district de Boën. En 1807, la commune est rattachée au canton de Noirétable.

LA VIE A SAINT-DIDIER AUX XVIIe ET XVIIIe SIECLES

A TRAVERS LES ARCHIVES

Un terrier inédit, rédigé entre 1635 et 1640, étudié par M. l'abbé Epinat et dont nous parle l'écrivain Daniel-Rops dans un de ses ouvrages²³, nous fait toucher du doigt l'histoire religieuse de Saint-Didier à cette époque :

"Cette paroisse rénovée est entre les mains d'une société de prêtres, sept ou huit, qui vivent et travaillent ensemble. Détail touchant : ce sont les laïcs, les braves paysans de Saint-Didier qui, en 1631, prennent l'initiative de demander à l'archevêque la construction d'une chapelle pour un secteur écarté (il s'agit de la Valla). Et leur supplique dit très bien que la messe au hameau serait un moyen d'apostolat fort utile. Ne croirait-on pas voir vivre par avance, conclut Daniel-Rops, une de ces paroisses communautaires que nous admirons aujourd'hui."

Les registres de la commune sont de précieux documents pour nous renseigner sur la vie à Saint-Didier à travers les siècles. A l'occasion de recherches généalogiques, un instituteur a parcouru ces registres, et a ainsi relevé les différents métiers exercés à Saint-Didier, aux XVIIe et XVIIIe siècles notamment. Voici un aperçu de cette intéressante recherche.

²² Qui nous ont aimablement été communiquées par la municipalité de Saint-Didier

²³ Daniel-Rops, "L'Eglise des temps classiques", tome I.

Les scieurs de long ont été de tout temps assez nombreux. Dans les temps anciens ils allaient travailler en Italie et en Espagne. C'est de ces scieurs émigrants dont il s'agit dans de nombreux actes. Ainsi en 1669, on note les "décès en Italie de Jean Forie et d'André Mangavel". Il y avait aussi des scieurs au pays : "En 1690 André Desgouttes est scieur de long au Chaffal" ; "en 1733, mariage de Jean Bonjean, scieur de long de la Coste, paroisse de la Valla."

Les artisans étaient nombreux et habitaient très souvent un hameau. Ainsi à la fin du XVII^e siècle, Michel Vial est "meusnier" à Rodde, Claude de Tey est boulanger, Martin et Antoine Siveton tiennent une hostellerie ; Antoine Potard est tanneur au Vernay ; Jean Marvillon et Jean Bartholin sont eux aussi "tasneurs" à l'Arnodin. Le métier de la tannerie restera assez longtemps dans le pays. Claude Rechossat est cordonnier au Tey ; Barthelemy de l'Olme est "tailleur d'habit" au Rix ; Jean Fanthin est aussi tailleur, au Grand Ris. Il y a aussi des maréchaux : Antoine Rochy au Pont, Claude Roannet à la Plasse, Jean Favard au Ravariou et des chirurgiens tels André Gonin. Les fermiers sont peu nombreux de même que les journaliers. Didier Chavanerin est dit "laboureur et granger". On trouve aussi quelques marchands, des bourgeois, des "poilliers". Mais ce qui est le plus surprenant c'est de trouver des vigneron à Saint-Didier : André Arnodin, Antoine Valetton, Claude Paradis sont vigneron à Mesmos ; on trouve aussi des vigneron à la Sable, à Ravarioux, au Pont. A noter enfin que l'immense majorité des habitants se déclarent laboureurs.

Au XVIII^e siècle, nous retrouvons à peu près les mêmes métiers ; ajoutons toutefois des "mineurs aux chemins royaux", des maîtres d'école, des employés aux postes et aux fermes du roi.

Ces registres nous apprennent aussi que les années 1760, l'église et le cimetière de Saint-Didier sont frappés d'interdit. On peut lire, par exemple pour le 19 avril 1760 : "Baptême de Jeanne-Marie Siveton, fait à Saint-Roch, chapelle rurale dudit Saint-Didier où Notre Seigneur repose depuis l'interdit de la mère église dudit Saint-Didier".

AU XIX^e SIECLE

Vers le milieu du XIX^e siècle, comme nous l'apprend une note de 1850 "les productions de la commune consistent principalement en céréales, bois et fourrages. On y voit aussi beaucoup de noyers..." Les frères maristes ont établi à Saint-Didier un petit pensionnat et dirigent l'école communale : 200 jeunes gens environ, dit la notice, reçoivent d'eux les bienfaits de l'instruction. L'école de filles est tenue par les soeurs de Saint-Joseph... Cinq foires ont lieu annuellement : le 22 janvier, le mardi de la Passion, le 11 juin, le 1^{er} septembre et le 29 octobre. Elles ont conservé jusqu'alors une grande vogue et sont fréquentées par beaucoup de monde.

L'EGLISE ET SES OEUVRES D'ART

Il existait une église au XIII^e siècle mais elle a été démolie. L'église actuelle a été construite aux XV^e et XVI^e siècles. A cette époque elle dépendait de l'archiprêtre de Pommiers. "C'est un de ces édifices en gothique flamboyant que l'on trouve encore en grand nombre dans les monts du Forez" (Louis Bernard). En 1276, le curé est un certain Pierre N... En 1376, est cité Jean Balichard, en 1420, Jean Mathieu. ensuite, à partir de 1614 nous trouvons : Guillaume Bourganet, Jean Vassole, Bonnefoy...

L'église fut restaurée de 1950 à 1952, sous le pastorat de M. l'abbé Gourbière. L'inauguration eut lieu le 29 juin 1952 en présence de Son Eminence le Cardinal Gerlier.

L'église de Saint-Didier a la chance de posséder une série remarquable d'oeuvres d'art. La plus ancienne est le bénitier en pierre sculptée du XVI^e siècle. Le piédestal est composé de deux lions portant chacun un écusson actuellement mutilé. Ce pied porte une cuve rectangulaire dont trois faces sont ornées de trois médaillons Renaissance à tête humaine. Ce bénitier serait un don de la famille d'Urfé qui possédait un caveau dans l'église.

Les fonts baptismaux sont une oeuvre originale du XVII^e siècle. Le couvercle en bois de la cuve a sur trois faces des panneaux de bois sculpté et peint représentant le baptême de Jésus, la résurrection du Christ et le baptême de saint Paul. Le pied a disparu et a été remplacé par une boule de granit poli. Cette oeuvre a été classée en 1933.

La chaire, de même époque que les fonts, est encore plus intéressante. Elle est ornée de quatre médaillons d'un bon travail figurant saint Jérôme, un pape et deux évêques. Sur le dossier de la chaire est sculpté en bas-relief Jésus prêchant au Temple devant les docteurs de la Loi.

Signalons aussi une belle croix de procession, maintenant utilisée comme croix du maître-autel. Elle est recouverte d'une armature d'argent à guirlandes repoussées et ciselées sur les deux faces. Cette croix a été classée en 1946.

L'église possède enfin d'autres petits objets d'art, en particulier un petit crucifix en argent sur pied et deux petits ciboires pour donner la communion, de forme assez curieuse. Ces trois oeuvres datent du XVIII^e siècle.

LA CHAPELLE SAINT-ROCH

Cet oratoire a été édifié au XVII^e siècle. Une pierre encastrée dans la muraille porte la date de 1636 ; cette date indique, de toute évidence, que l'oratoire est, comme bien d'autres, le résultat d'un voeu fait pendant la peste de 1628 "au grand saint serviteur des pestiférés".

LE FIEF DE LA GARDE

Le fief de la Garde, sur la route de Saint-Thurin, date du XIV^e siècle ; au XVII^e siècle, il faisait partie du mandement du seigneur du Bost. A la fin du XVIII^e siècle, il appartenait à la famille Magnieu de Chamboduc.

VESTIGES PREHISTORIQUES

Le Puy-du-Fau, à proximité de la route de Saint-Didier au-dessus de Saint-Julien, est riche en dolmens, menhirs et pierres taillées, cuvettes, rochers à empreintes. L'un d'eux représente, sous un certain angle, une gueule de loup, entr'ouverte et levée vers le ciel. Tous ces rochers à cuvettes et à empreintes sont-ils des sanctuaires celtiques, comme l'affirme Compigne ? Il est très difficile de le prouver ; toujours est-il que ces pierres (en particulier la Pierre du Loup et la Pierre de l'Eléphant) sont assez curieuses.

Quant à la pierre dite "branlante" au bord de la route qui conduit de Saint-Julien à Saint-Didier, il s'agit seulement d'un simple phénomène naturel.

HABITATIONS

Dans son livre sur les communes de l'arrondissement de Montbrison, frère Maxime signale que les habitations rurales de Saint-Didier et des environs sont remarquables par leur aspect

"robuste et monumental, dû à la grosseur des quartiers de granit mis en oeuvre dans leur construction et à la rareté des ouvertures". C'est le cas, en particulier, des maisons des hameaux du Grand et du Petit Vernay, de Grand-Ris...

SAINT-DIDIER DE NOS JOURS

De 1870 à 1910, la population de Saint-Didier s'est stabilisée autour de 1500 habitants. De 1910 à 1940, le village a perdu 500 habitants. Comme dans la plupart des autres communes rurales, la population continue de baisser. Le recensement de 1962 donne 740 habitants. La commune vit essentiellement de l'agriculture ; l'industrie du bois tend à disparaître : seules deux ou trois petites scieries fonctionnent encore, ainsi que deux saboteries. Chaque été, Saint-Didier attire de nombreux vacanciers...

Sources

- . Registres paroissiaux de Saint-Didier.
- . Vachet, "Paroisses du diocèse de Lyon".
- . Maxime, "Monographie des communes de l'arrondissement de Montbrison".
- . Compigne, "Le pays de Noirétable".
- . Ogier, "Notice de 1850".
- . "Le Lien", n° de février, mars et avril 1950.
- . L. Bernard, "L'église de Saint-Didier", "Le Lien" de novembre 1952.



SAINT-DIDIER-SUR-ROCHEFORT

EN 1933

d'après

L'ANNUAIRE DES DEPARTEMENTS DE LA LOIRE ET DE LA HAUTE-LOIRE

(Saint-Etienne, Théolier, Imprimeur-Editeur)²⁴

A 33 km de Montbrison, poste et télégraphe de Saint-Didier, gare de Saint-Julien-la-Vêtre (à 4 km 1/2). 1 236 habitants.

Foires : 22 janvier, mardi de la Passion, 8 mai, 11 juin, 1er septembre, 29 octobre. Fête patronale : le dimanche qui suit le 24 août.

Courrier automobile de la gare de Saint-Thurin à Saint-Didier, tous les jours au train de 6 h 45 du matin et allant à La Valla trois jours par semaine, les mercredi, vendredi et dimanche, service assuré par M. Loron.

Maire : Mallet. Adjoint : Balmet.

Secrétaire de mairie : Novert.

Notaire : Chauvon.

Afficheur : Couavoux.

Boucher : A. Fey.

Boulangers : Combe, Chatelus.

Cafés : Marcoux, Bartholin, Polti, Messant, Marcoux Alex, Georges.

Carrières de granit, entrepreneurs : Polti et Cie.

Charcutier : Bonjean.

Charron : Lyonnet.

Coiffeurs : Vial Claude, Vial Cyrille.

Cordonniers : Bertholin, Trapeau, Daval, Trapeau fils.

Curé : Rotagnon.

Drapiers (marchands) : Novert, Trapeau J., Chaize (Mlle).

Docteur : D'Arlhac.

Entrepreneurs de transports : Trapeau et Loron.

Epiciers : Décombat, Thiolier, Pellegrini, Marcoux H., Economats du Centre et coopérative, Fay Emile.

Ferblantier : Bouchery.

Garde champêtre : Couavoux.

Hôtels : Combe, Marcoux Henri (Vve).

Instituteur libre : Lidoine.

Institutrice libre : Mlle Chambon.

Instituteur public : Lemoine.

Institutrice publique : Vve Michel.

Maréchaux ferrants : Gouttefangeas Morel, Combe.

²⁴ Cet intéressant ouvrage nous a été communiqué par Mme Jeanne Tholoniât de La Valla que nous remercions sincèrement.

Matelassier : Chasse.
Menuisiers : Bartholin, Vial, Décombat.
Merciers : Vve Combe, Thiolier.
Modistes : Mlle Chaize, Mlle Combe, Mme Lyonnet.
Plâtrier : Combe.
Quincailliers : Bouchery, Fay.
Sabots (fabrique de) : Perret;
Sabots fins : Roche J., Fournet-Fayard, Bruchet.
Sage-femme : Mme Vve Carrat.
Scieries : Gouttefangeas (père), Gouttefangeas (fils), Rolland Sébastien et Moulins Etienne.
Tailleur d'habits : Trapeau-Léoni.

*

**

VILLAGE DE FOREZ : Supplément au n° 64

Siège social (abonnements) : Centre Social de Montbrison, rue Puy-du-Rozeil, 42600 MONTBRISON

Directeur de la publication : Claude Latta.

Rédaction : Joseph Barou

Abonnement et diffusion : Philippe Pouzols

Comité de rédaction : Gérard Aventurier, Joseph Barou, Claude Beaudinat, Danièle Bory, Roger Briand, Pascal Chambon, Edouard Crozier, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean Guillot, Marie Grange.

Dépôt légal : 4e trimestre 1995.

Impression : Centre départemental de documentation pédagogique de la Loire, St-Etienne.